Que reste-t-il du communisme centre breton ?

Quel est encore le poids du PCF en centre Bretagne où il fut parfois dominant au siècle dernier ? À l'aune des prochaines municipales, retour sur l'histoire d'un courant politique qui a conservé une certaine assise en kreiz Breizh.

En 1945, Charles Tillon, ministre communiste de l'Air, est en visite à Carhaix. On le voit avec Gaby Paul et Alain Cariou, cadres du PCF dans le Finistère à la Libération (collection, Le Chiffon rouge de Morlaix).

En 1991, alors que le mur de Berlin était tombé et que l'URSS s'effondrait, le sociologue Ronan Le Coadic s'interrogeait sur le communisme et son effondrement. Et à la question de savoir s'il s'affaissait partout, il constatait : « Partout ? Non, une centaine de villages peuplés d'irréductibles Bretons résiste encore et toujours ! » Une centaine de villages situés essentiellement entre le Trégor et le centre Bretagne auquel il a consacré un ouvrage, *Les Campagnes rouges de Bretagne*, paru aux éditions Skol Vreizh. Qu'en reste-t-il trente ans plus tard ? « Pour le Finistère, notre meilleur résultat, en 2019, lors des européennes, a eu lieu à La Feuillée », souligne Ismaël Dupont, secrétaire départemental du PCF 29. Si on est loin du bastion rouge qui a perduré jusqu'aux années 1990, les communistes et leurs sympathisants conservent de solides assises en centre Bretagne, comme à Berrien ou Saint-Nicodème.

Une vieille histoire

Dans son ouvrage, Ronan Le Coadic séparait l'ouest de la Bretagne en deux diagonales, celle de l'ordre, englobant le Léon et le Morbihan, et celle de la contestation, du Trégor jusqu'aux ports bigoudens, avec, bien entendu, le centre Bretagne. Une géographie forgée par plusieurs siècles d'histoire.

L'universitaire fait en effet remonter cette passion égalitariste au Moyen Âge et à une institution très particulière, la quévaise. Il s'agit d'un mode de défrichement des terres et de leur exploitation de manière collective. Son principe pourrait remonter à l'arrivée des Bretons insulaires. En centre Bretagne, elle est clairement attestée à partir du XII[e] siècle, lorsqu'elle est encouragée par les monastères, dont celui des cisterciens au Relec, dans les monts d'Arrée. La quévaise a fonctionné jusqu'à la Révolution française comme une contre-société, attirant notamment les marginaux et les rebelles, et permettant de développer des systèmes coopératifs.

Déchristianisation et rebellions

À partir du XV[e] siècle, la situation se tend entre les paysans de la quévaise et les moines. La défiance se renforce avec la contre-réforme qui proscrit les fêtes et les pratiques parfois peu orthodoxes de l'Église bretonne. Repris en main, le clergé apparaît désormais isolé dans la population. La déchristianisation est précoce en haute Cornouaille aux XII[e] et XX[e] siècles.

Cette diagonale de la contestation bretonne s'alimente également du souvenir des révoltes paysannes régulières, comme celle de 1490 contre les Rohan, de 1588 avec les guerres de la Ligue et, bien entendu, la révolte de 1675 avec les Bonnets rouges. À l'inverse, la chouannerie a trouvé peu de relais en centre Bretagne à partir de 1793, au contraire du Morbihan voisin.

Un terreau favorable

Si le communisme a pu se développer en centre Bretagne, c'est qu'il a bénéficié d'un terreau favorable dans certains types de populations, notamment ouvrières. Contrairement aux idées reçues, ce territoire est aussi une terre industrielle. Les employés de la poudrerie de Pont-de-Buis, des ardoisières, des mines de Poullaouen ou du Réseau breton ont largement contribué à propager les idées de gauche au XX[e] siècle ; sans compter les « industries de la forêt », les charbonniers, les sabotiers, mais également les chiffonniers des monts d'Arrée, les *pilahouer*, qui constituaient des groupes sociaux particuliers, en marge, mais très ouverts à la circulation d'idées nouvelles.

Plus que d'autres territoires bretons, à la fin du XIX[e] siècle, le centre Bretagne est devenu une terre d'émigration. Certains partent outre-Atlantique pour échapper à la misère des campagnes, mais beaucoup prennent le chemin de la région parisienne où se constitue une « banlieue rouge », dans laquelle on retrouve beaucoup de « petites Bretagnes ». Nombre de ces émigrés, lorsqu'ils reviennent au pays, diffusent aussi les idées du nouveau Parti communiste, créé à l'issue du congrès de Tours, en 1920.

Le poids de la Résistance

Dans l'entre-deux-guerres, le Parti communiste progresse dans les campagnes bretonnes en s'opposant aux ventes aux enchères d'exploitations agricoles et en s'appuyant sur des personnalités populaires comme le docteur Jacq, au Huelgoat.

Le Parti se massifie avec la résistance à l'occupant nazi et à la création des premiers maquis centre bretons, dont beaucoup sont contrôlés par les Francs-tireurs et partisans, les FTP communistes. Avec son implication dans la Résistance et ses nombreux morts, le PCF sort de la guerre avec un prestige énorme en centre Bretagne comme ailleurs. Le souvenir des « martyrs » a longtemps cimenté le vote en sa faveur, certains y voyant même un transfert spirituel. L'ancien chef des FTP, Daniel Trellu, déclarait ainsi à Ronan Le Coadic qu'« il y a eu une transposition des valeurs de l'Évangile à la doctrine communiste ». Sur les vieilles terres d'Armorique, les morts ont toujours eu leur importance.

Dans l'après-guerre, les élus communistes sont aussi perçus comme les nouveaux prêtres les mieux à même de s'occuper du quotidien de leurs paroissiens. Le communisme s'enracine. Contrairement aux socialistes et aux radicaux, qui ont rejeté la langue bretonne, les communistes la pratiquent volontiers. En 1936, Marcel Cachin, rédacteur en chef de *L'Humanité,* en parle comme de « notre vieille langue libre et barbare », même si les compromissions des nationalistes bretons pendant la guerre ont coupé de nombreux ponts.

Petite paysannerie et déclin démographique

Durant les Trente Glorieuses, le PCF encourage la modernisation agricole, tout en se faisant la voix des petits exploitants, avant de ne pas ménager ses critiques vis-à-vis de « l'agriculture intensive ». Les communistes y gagnent en popularité, non sans contradiction, comme le relève Ronan Le Coadic. « Les petits paysans rouges sont désormais individualistes et passéistes, tandis que les blancs innovent et coopèrent. »

En 1997, Félix Leyzour a été l'un des derniers communistes bretons élus au Parlement. Comme le chant du signe d'un phénomène pourtant bien ancré, entre 1945 et 1988, le PC a progressé dans le canton de Callac de 33,91 % à 53,9 %, et des personnalités comme Félix Leyzour ne sont pas étrangères au phénomène, avant que le PCF ne perde ses fiefs dans les années 2000. « On est dans une phase de rebond », espère Ismaël Dupont.

En observant les chiffres de la démographie, on constate que les anciennes campagnes rouges sont aujourd'hui celles qui ont connu la plus importante baisse démographique. En un siècle, les monts d'Arrée ont vu leur population divisée par quatre, les pays de Callac par trois.

Erwan Chartier-Le Floch

ISMAEL DUPONT EST SECRÉTAIRE DU PCF EN FINISTÈRE

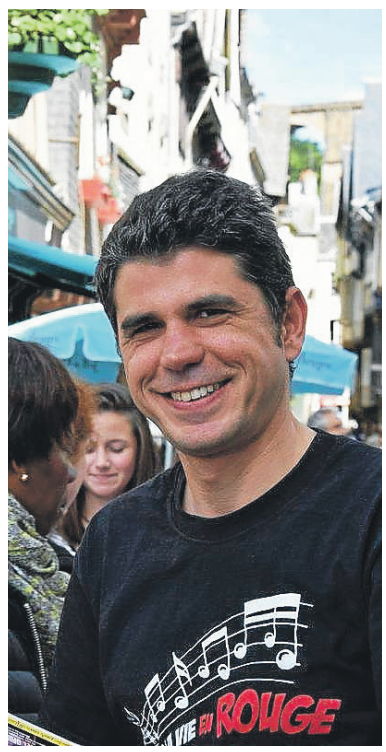
« Les communistes ont encore quelque chose à dire dans les territoires ruraux »

Quel regard portez-vous sur les anciennes campagnes rouges de Bretagne ?

Le communisme breton est la conjonction de plusieurs phénomènes qui se sont conditionnés et conjugués, avec notamment des traditions égalitaristes qui remontent à l'Ancien Régime. Le centre Bretagne est surtout l'une des régions d'éclosion de la Résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. La Résistance communiste jouissait d'un immense prestige à la Libération, et cela a perduré jusqu'aux années 1980. Il y a des restes de ce lourd tribut payé par les communistes.

Le Parti communiste a pourtant une image urbaine ?

Bien entendu, mais il a toujours eu des bastions ruraux, comme dans l'Allier ou le centre Bretagne. Nous sommes toujours restés connectés aux réalités sociales de ces territoires. On a un discours original sur la ruralité, principalement en ce qui concerne la défense des services publics et à la personne. Je rappelle qu'un syndicat agricole, le Modef, et son journal *La Terre*, défendent nos idées. Les communistes sont également à l'origine de nombreux comités de défense, comme sur les lignes ferroviaires ou les dangers de la métropolisation.

Que reste-t-il des campagnes rouges de Bretagne ?

On continue à y faire de bons scores. Le maire de Berrien est sympathisant, et on a la tête de liste à Scaër où l'on espère faire de bons scores. On a des candidats en Côtes-d'Armor, également. Dans le Finistère, avec 900 militants encartés, nous représentons la principale force politique organisée. Selon moi, nous sommes dans une phase de rebond, même si nous observons un vieillissement de nos militants. On défend une vraie démocratie de proximité, avec un retour des compétences aux communes.